
Introduction :

la « littérature romande médiévale » existe-t-elle ?

Dans toutes les histoires de la littérature suisse romande, on trouve un premier chapitre qui traite de la littérature du Moyen Âge. Ces chapitres ne sont jamais très longs et présentent entre eux de fortes ressemblances : on y traite d'Oton de Grandson, de Martin Le Franc, d'Antitus Favre, de Jacques de Bugnin, de Jehan Bagnyon, de quelques pièces de théâtre, parfois de chroniques et éventuellement de quelques autres textes périphériques. Cependant on ne s'y interroge guère sur la légitimité de la récupération « romande » des auteurs et des œuvres qui y sont analysés. Tout en traitant des mêmes passages obligés, le présent ouvrage tâchera d'élargir la perspective en incluant des œuvres françaises évoquant nos régions, mais aussi des textes douteux, inventés, voire carrément inexistantes ! Il faudra, enfin, ne jamais perdre de vue que c'est uniquement notre regard moderne qui donne une cohérence à cet objet improbable qu'est la « Suisse romande médiévale ».

D'un point de vue dialectal déjà, les parlers de l'actuelle Romandie se rattachent tous (à l'exception de ceux du Jura) à un ensemble plus vaste qui est l'aire linguistique francoprovençale, intermédiaire entre la langue d'oc (celle du Midi de la France) et la langue d'oïl (celle du Nord) ; c'est cette dernière qui est proprement devenue notre français et qui inclut d'ailleurs dans

son territoire l'actuel canton du Jura. Le francoprovençal, que certains préfèrent appeler arpitan (quoique ce terme ne soit pas reconnu par les universitaires), n'est considéré que depuis moins d'un siècle comme une langue romane à part entière. Il s'étend, au-delà des frontières de la Suisse, sur le Val d'Aoste, le Lyonnais, la Savoie, le Dauphiné et le sud de la Franche-Comté, et délimite un territoire qui correspond approximativement à celui de l'ancien royaume des Burgondes dont l'apogée se situe autour de l'an 500. Quoique conquis par les Francs en 536, le domaine burgonde a su garder une physionomie linguistique particulière, mais n'a que sporadiquement retrouvé une unité politique autonome : de 888 à 1032, il a été le cœur du royaume de Bourgogne, état tampon coïncé entre la France et le Saint Empire romain germanique, qui l'avalait d'ailleurs à la mort sans descendance de son dernier souverain, Rodolphe III, dit (peut-être un peu injustement) « Le Fainéant ». À partir du XIII^e siècle, enfin, la maison de Savoie, conquérant progressivement le Pays de Vaud, donna à nouveau un semblant d'unité politique à une part importante du territoire francoprovençal, dans un équilibre cependant assez précaire, et sans s'appuyer sur ses particularités linguistiques : la langue officielle et administrative de la Savoie était dès cette époque le français de la cour de France.

Pour postuler une continuité entre les Burgondes, le royaume de Bourgogne et le comté de Savoie, il fallait donc tout le talent du grand écrivain genevois (mais aussi, comme il le revendiquait lui-même, « Italo-Franc-Levantin ») Charles-Albert Cingria (1883-1954). Au demeurant, Cingria ne soutenait pas cette thèse continuiste sans une certaine ironie, comme en témoigne la liste plutôt hétéroclite qu'il dressait des grandes personnalités romandes dans une conférence de présentation (donnée en 1945) de *L'Histoire du soldat* de Ramuz et Stravinski :

« Il n'y a en somme que Paracelse en Suisse allemande et Rousseau chez nous, et, si on cherche bien, Félix et Thomas Platter, Othon de Grandson, maître Martin Lefranc, saint Amédée de Hauterive (1444-† 1159) [sic!] évêque de Lausanne; et, cherchant encore plus loin, le comte

Rodolphe de Neuchâtel, auteur de deux imitations géniales du troubadour Folquet de Marseille; et puis, à Genève, Gondebaud, roi des Burgondes, auteur des très sages lois Gombettes, Clotilde, reine de France, saint François de Sales évêque de Genève, et puis assurément Töpffer.»

On ne s'étonnera pas de voir figurer dans cette liste des noms que nous retrouverons: Rodolphe de Neuchâtel, Oton de Grandson et Martin Le Franc auront ainsi chacun droit ici à un chapitre, et saint Amédée (évêque de Lausanne de 1144 ou 1145 à 1159) aura sa place parmi les grands saints romands. L'on peut par ailleurs s'étonner que Cingria n'ait pas fait figurer dans sa liste la reine Berthe, sur laquelle il était précisément en train d'écrire un livre.

De fait, la littérature francoprovençale n'a guère produit d'œuvre littéraire marquante et pratiquement aucune n'est attribuable de manière certaine au terroir aujourd'hui romand. Lorsque s'élève dans le Pays de Vaud la première voix poétique originale de nos contrées, celle d'Oton de Grandson (vers 1340-1397), elle s'exprime dans ce qui est alors le plus pur français de France, et il en ira de même de presque toutes les œuvres produites chez nous jusqu'à la Réforme. Au xv^e siècle, le très grand écrivain qu'est le prévôt de la cathédrale de Lausanne, Martin Le Franc, est originaire de la France du Nord, tout comme le sera aussi, un siècle plus tard, l'homme en qui s'incarnera pour longtemps un certain «esprit suisse romand»: Jean Calvin.

Tout semble donc conspirer à nous persuader que la «littérature romande médiévale» n'existe pas. D'ailleurs, le concept même de «Suisse romande» n'a guère de sens avant le xv^e siècle: c'est en effet en leur proposant des traités de combourgeoisie (en particulier avec Berne) et, plus encore, en tentant de barrer la route à Charles le Téméraire, que les membres de cette entité à géométrie encore relativement floue qu'était alors la toute germanique Confédération helvétique commencèrent de faire entrer dans leur giron des territoires francophones. Rappelons

d'ailleurs que les cantons romands furent, à part Fribourg, les derniers à devenir – au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles seulement – des membres à part entière de la Confédération.

Aussi le présent parcours aborde-t-il tout simplement – sans discriminations et sans distinctions superflues – l'ensemble des faits littéraires qui ont intéressé, du VI^e siècle à la Renaissance, les régions qui font *aujourd'hui* partie de la Suisse romande. Je ne chercherai ni à leur donner plus d'unité qu'ils n'en ont, ni à leur attribuer des significations anachroniques ou à en faire (à quelques remarques ironiques près) la préfiguration d'une introuvable essence de la littérature suisse romande.

On s'étonnera peut-être de me voir entrer assez profondément dans le XVI^e siècle : ne sortons-nous pas là du Moyen Âge pour mordre dans une nouvelle période qu'est la Renaissance ? Force est pourtant de constater qu'il n'y a guère de rupture entre les formes pratiquées au Moyen Âge et celles qui ont cours au XVI^e siècle, du moins dans sa première moitié. Le théâtre médiéval, en particulier, se prolonge imperturbablement à l'époque de l'humanisme et, comme on le verra, même l'*Abraham sacrifiant* de Théodore de Bèze, dont certains veulent faire la première pièce de théâtre « moderne » de la littérature française, se comprend beaucoup mieux selon les catégories littéraires du Moyen Âge que de celles de la Renaissance. On peut en dire de même des chroniques dont l'écriture reste longtemps fidèle à ses modèles médiévaux. Les formes poétiques typiquement « renaissantes », comme celles pratiquées par les poètes de la Pléiade à partir de 1550, ne trouveront d'ailleurs qu'assez peu d'écho en terre romande.

La diversité des sujets m'a poussé à multiplier les petits chapitres dont certains développent des enquêtes presque policières. De fait, ce livre se voudrait aussi une introduction aux aventures de l'érudition. Quelques médiévistes, comme Paul Aebischer ou Arthur Piaget, y reviendront plus souvent qu'à leur tour, ainsi que des écrivains comme Cingria ou des polygraphes tel le Doyen Bridel. C'est qu'à bien des égards

la littérature médiévale demeure un domaine obscur qui n'a pas encore livré tous ses secrets. Les trouvailles inopinées y donnent la main à des théories parfois fantaisistes, et les dérives patriotiques, pour ne pas dire nationalistes, peuvent y trouver un terreau fertile à l'épanouissement de leurs fantasmes. Je privilégierai donc ici une approche ludique de mon objet, dans l'espoir de convaincre le lecteur de ce que la recherche littéraire est une activité joyeuse et pleine de bonnes et instructives surprises.

L'enchaînement des chapitres pourra paraître quelque peu arbitraire. Si vous retirez de ce panorama une certaine impression de désordre ou de bigarrure, sachez que cet effet est tout à fait voulu. Les auteurs du Moyen Âge étaient moins préoccupés que nous par l'unité de matière des ouvrages qu'ils écrivaient et ont été particulièrement sensibles à l'idée de mêler dans leurs livres l'utile et l'agréable, selon l'heureux précepte du poète latin Horace (*miscere utile dulci*). Je tâcherai donc de suivre leur exemple.

Les hasards de l'édition font que ce livre sort peu après la monumentale *Histoire linguistique de la Suisse romande* d'Andres Kristol chez le même éditeur. Le lecteur constatera quelques minimes divergences de point de vue, et pourra surtout compléter avec profit son information sur la langue des textes du XVI^e siècle – en particulier ceux d'Anselme Cucuat et des chroniqueurs genevois — en lisant l'ouvrage d'A. Kristol.

Pour en savoir plus

FAVROD Justin, *Les Burgondes. Un royaume oublié au cœur de l'Europe*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, «Le Savoir suisse», 2002.

FRANCILLON Roger, « L'espace romand avant son entrée dans l'orbite helvétique », in : FRANCILLON Roger (éd.), *Histoire de la littérature en Suisse romande*, t. I, Lausanne, Payot, « Territoires », 1996, pp. 12-23 ; nouvelle éd., Genève, Zoé, 2015, pp. 11-19.

GODET Philippe, *Histoire littéraire de la Suisse française*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1895, pp. 15-53 (« Avant la Réforme »).

JUNG Marc-René, « La vie littéraire en Suisse romande aux XIV^e et XV^e siècles », in : FRANCILLON Roger (éd.), *Histoire de la littérature en Suisse romande*, t. I, Lausanne, Payot, « Territoires », 1996, pp. 25-37 ; nouvelle éd., Genève, Zoé, 2015, pp. 20-30.

ROSSEL Virgile, *Histoire littéraire de la Suisse romande des origines à nos jours*, t. I, Neuchâtel, Zahn, 1903, pp. 15-54 (« Les origines et le Moyen Âge »).